Cahiers de Psychologie Politique

N° 47 | 2025
Psychologie politique de l'Intelligence Artificielle - Juillet 2025

Crise d’objet en Occident

Alain DENEAULT

Édition électronique :
URL : https://cpp.numerev.com/articles/revue-47/2134-crise-d-objet-en-occident
DOI : numerev_2908
ISSN : 1776-274X
Date de publication : 31/07/2025

Cette publication est sous licence **CC BY-NC-ND** (Attribution - No commercial - No derivatives).

Pour **citer cette publication** : DENEAULT, A. (2025) Crise d’objet en Occident. *Cahiers de Psychologie Politique*, (47). https://doi.org/10.34745/numerev_2908

Conférence plénière de la première journée du colloque de Bouaké de mai 2025

La perte de repères entraînée par la crise écologique et le vacillement des institutions politiques est propice à l'angoisse. Il y va d'une perte d'objet qui conduit le sujet lui-même à sa perte. La « biorégion » est une notion qui peut constituer un nouvel objet apte à amener le sujet à se restructurer.

Mots-clés :
Bio-région, Ecologie psychique, Angoisse

Crise d'objet en Occident

Alain Deneault est professeur de philosophie à l'Université de Moncton, auteur de *L'Économie psychique* (Lux, 2021) et de *Faire que ! L'engagement politique à l'ère de l'inouï* (Lux, 2024)

Le chancellement dans lequel l'Occident se donne en spectacle depuis ce premier quart de siècle témoigne de sociétés en mal d'objets. L'objet, c'est la réalité en tant que le langage se montre apte à la nommer et les symboles à la figurer. C'est ce sur quoi l'attention de la conscience porte et qui porte à agir. C'est ce par quoi une société organise son rapport au dehors. L'objet a été au cœur du projet civilisationnel : l'Église pour les chrétiens, la raison pour les Lumières, le socialisme pour les émancipés, l'indépendance politique pour les colonisés, comptent au nombre des objets qui ont structuré les peuples. C'est un dessein.

Or, cet *objet*, ou ce *dessein*, fait aujourd'hui défaut. L'absence de repères symboliques nous le fait constater de mille manières. C'est par exemple l'anthropologue Emmanuel Todd qui qualifie de « nihilistes » les actuels États-Unis d'Amérique, et le reste de l'Occident à leur suite, du fait d'avoir perdu tout lien vif au projet libéral de type protestant qui les a animés pendant des générations. Un « état de vide » caractérise donc la politique et la culture américaines[1]. Bien avant lui, l'écrivain et cinématographe Pier Paolo Pasolini avançait le même constat quant à son Italie natale, mais en le mettant en lien avec la crise écologique sévissant déjà : la perte des lucioles observée en raison de la pollution atmosphérique et hydraulique, puis la vanité du pouvoir politique au sens d'un évidement discursif, un rabougrissement de la pensée,

une dissipation des formes éthiques[2].

Militant en écologie sociale, Murray Bookchin a lui aussi diagnostiqué le rapport de nostalgie entre un passé apparaissant comme mû par « des croyances et des espoirs solides, des valeurs » et un présent étourdi par « l'ambiguïté[3] ». Pour sa part, George Marshall a dénombré les dizaines de façons que trouve la psyché de se détourner de l'inévitable catastrophe[4]. Pour Thimothy Morton, la question écologique est un « hyperobjet » qui « fait un trou dans notre esprit », parce qu'elle concerne des réalités qu'on ne peut « pas voir[5] ». Dominique Bourg croit que « la maîtrise que nous avons cru exercer sur la nature nous revient en boomerang, nous exposant à nombre d'impuissances[6] ». Le biorégionaliste Mathias Rollot s'interroge aujourd'hui en ces termes : « Comment conduire ses actions présentes, vis-à-vis d'une génération et d'un monde qui n'existent pas encore – tout cela en regard, qui plus est, de questions qui dépassent de très loin nos facultés de perception et d'imagination (l'arme nucléaire, le réchauffement climatique, l'éradication d'espèces entières, etc.) ? Une éthique du futur fondée sur l'imagination et non plus sur la perception est-elle si crédible, et si souhaitable[7] ? »… De telles citations sont désormais légion.

Mal d'objet, donc.

Le deuil à faire porte sur *objets* intellectuels et politiques capables de faire le poids, même dans les périodes de turbulence historique. Un objet, c'est ce sur quoi la pensée porte, en tant qu'il structure la réflexion et l'action. Au Moyen-Âge, la chrétienté était un objet politique, comme la science s'en est révélé un également au XVIII^e^ siècle, ou encore le pacifisme dans les années 1920. Mais face à la catastrophe écologique annoncée, tétanisée et bousculée, la pensée politique est incapable de générer ce type d'objet. Le peuple infortuné est confronté à droite à des productions idéologiques de pacotille qui ne font pas le poids face à la situation urgentissime d'agir, comme le pitoyable *développement durable*, l'opportuniste *capitalisme vert*, la mensongère *transition énergétique* ou la fantasque *géoingénierie*. L'outrecuidance de ces propositions choque l'intelligence. Du reste, à gauche, la plupart des désignations pour se définir sont dotées de préfixes privatifs : on est *anti*capitaliste*, an*archiste, *in*soumis, ou *dé*croissantiste… Toutes consistent à laisser l'adversaire définir une proposition en tant qu'on s'y oppose dans un second temps. Ces prises de position négatives alimentent à coup sûr le flou et la culture du ressentiment. Certes, il s'entend que la situation actuelle nous plonge collectivement dans un désarroi. Cet état n'est pas problématique en soi (il serait surtout inquiétant de ne pas y passer), pourvu qu'on ne s'y stationne pas, qu'on se montre capable d'en sortir.

Réalité corollaire : nous traversons collectivement des moments inouïs. In-ouïs, jamais entendus, inédits. Il suffit d'entendre comment les instances politiques et/ou

scientifiques exposent les menaces réelles qui pèsent sur la biodiversité, le climat, l'économie de la nature pour s'en convaincre. Jamais depuis des millions d'années n'a-t-on vu autant se transformer l'équilibre entre les espèces. Jamais depuis ce nombre insaisissable d'années n'en a-t-on vu s'éteindre. Jamais depuis 10 000 ans l'évolution du climat n'a été aussi rapide et radicale. Les phénomènes tels que les inondations, les ouragans et les sécheresses sont appelés à s'accentuer, car le processus de réchauffement climatique se révèle autonome et exponentiel : la fonte des glaciers a cours désormais d'elle-même puisque les surfaces réfléchissantes se réduisent, tout comme les étendues forestières, et menacent de se fissurer, laissant ainsi se libérer un méthane naturellement enfoui, un puissant gaz à effet de serre. De plus, rien n'arrête l'industrie dans son empoisonnement agrochimique des espèces.

À cela s'ajoute la raréfaction annoncée des énergies fossiles de même que des minerais censés garantir une prétendue « transition » énergétique[8]. Puis les incertitudes géopolitiques relatives aux guerres et au commerce international.

Ce caractère *inédit* peut aussi passer pour *indicible*. Comment penser encore cette conjoncture nôtre, sans précédent, sans pareil dans l'histoire, inouïe ? Est-ce que *penser* reste une chose possible ? Traiter d'écologie politique aujourd'hui nous place dans la position de Cassandre. Parler de ce que le siècle nous réserve se révèle très difficile. Est inouïe, ou inaudible, toute discursivité s'essayant à traiter ce qui dépasse l'entendement, à savoir un monde géophysique en mutation et un climat se transformant d'une façon jamais vue, des espèces disparaissant sous nos yeux par centaines de milliers. Il s'ensuit un système Terre se détraquant de lui-même dans des mouvements exponentiels. Cela ne s'est pas vu – les scientifiques le répètent à l'envi – sur « des millions d'années ». Or, comment penser ce qui est radicalement sans précédent depuis une aussi longue période, si on considère ce que *penser* veut dire? Depuis les Grecs, penser se produit par analogie, par comparaison, car oui, contrairement à l'adage populaire, *comparaison est raison*. Paul Veyne disait du travail d'historien qu'il ne se fait qu'à la condition de mobiliser un important bagage de références ; on s'intéresse convenablement à une situation que si on la compare *avec* (et non *à*) d'autres, c'est-à-dire en en dégageant les ressemblances et les distinctions. Pour Paul Veyne, comparaison *est* raison, et c'est dans un va-et-vient entre des situations occurrentes et passées qu'on arrive à se donner une conception précise de la singularité de ce qu'on traverse[9]. Il nous est ainsi donné de penser l'invasion de l'Ukraine par la Russie, un nouveau virus ou des actes génocidaires d'un pays d'occupation comme au Moyen-Orient… Nous connaissons (hélas) des précédents.

Sinon comment penser ce qui ne trouve dans le passé aucun pendant ? Rachel Carson traitait dans les années 1960 de ces insectes et de ces oiseaux qui devaient subitement s'adapter à l'épandage de 500 nouveaux produits chimiques par an ! Le temps long dans lequel ils s'inscrivent ne le permet pas, d'où leur dramatique anéantissement[10]. Maintenant, par analogie également, il en va ainsi pour nous psychiquement. Nous ne sommes pas outillés intellectuellement et psychologiquement comme collectivités pour

faire face aux mutations auxquelles nous nous voyons confrontés. D'où que nous sombrions dans l'angoisse, une angoisse profonde et collective, une écoangoisse (qui se distingue de l'assez mal nommée *écoanxiété*). Et l'angoisse constitue une prédisposition à la recherche d'objets substitutifs (les boucs émissaires de l'extrême droite ou l'exacerbation des causes identitaires des mouvements sociétaux…).

Il est en effet très difficile de penser un monde dont les fondements les plus sûrs mutent, comme le cycle des saisons et l'état des paysages. Le réchauffement climatique et la perte de biodiversité mettent à mal l'expression *Ceteris paribus sic stantibus* (toute chose étant égale par ailleurs), puisque les phénomènes radicaux qui transforment la planète rendent impossible la compréhension tranquille du fameux chant du chœur d'*Antigone* montrant l'homme ingénieux face à une nature qui lui tient tête.

Mais comment faire le deuil de l'expression *Toute chose étant égale par ailleurs*, afin d'isoler des variables quant à ce sur quoi faire fond? Considérer désormais que rien n'est stable, tout bouge, tout s'altère…

Une écologie psychique de l'objet

Ces théories scientifiques – probantes et pertinentes – sur les mutations écologiques que nous suivons, ont à voir avec l'économie psychique. Les termes sont d'ailleurs communs pour désigner l'état de la *physis* et celui des affects. L''*ambiance* et l'*atmosphère* désignent à la fois un état d'esprit collectif. Le terme *climat* nomme un moment météorologique en même temps qu'une émotion sociale éprouvée sur le plan de l'intime. L'*humeur* a trait à notre état moral ainsi qu'à la sécrétion d'un organisme vivant. L'*environnement*, qui est commun à la vie écologique et sociale, se dit, quant à sa connotation psychique, *ambiance* en italien.

Même quand on ne les attend pas, les termes nous rappelant la terrible crise écologique dans laquelle nous plongeons surgissent de manière annonciatrice dans des textes psychanalytiques.

En ce qui concerne la perte d'objet, le psychanalyste Serge Leclaire, qui s'y est penché, présente les éléments symboliques de la culture tenant lieu de l'objet de désir comme des « espèces », c'est-à-dire des signes, des « lettres » qui se dissocient de l'objet qu'ils médiatisent, ne collent jamais comme tel sur lui. « Par espèce, il faut entendre en l'occurrence l'apparence aussi bien que la catégorie des divers "*cache-fantômes*" que sont tous les tenant-lieu d'objet[11]. » Comme *la chose même* en philosophie, l'objet ultime se dérobe toujours. Jacques Derrida écrirait que la manifestation de son essence *diffère*[12]. En principe, l'*espèce* joue un double rôle : elle permet de ressaisir l'objet à travers des ersatz, en tant qu'il nous échappe, en même temps qu'il se signale nettement comme ersatz, et trahit donc n'être qu'une codification distante et partielle de la chose insaisissable. Or, à l'ère de l'inouï, les « espèces » qui sont les signes des objets de la nature, insaisissables par essence, sont précisément des « espèces en voie

de disparition », des signes de ce qui ne renverra plus à rien en ce qui concerne des centaines de milliers d'entre elles, au point de perturber fondamentalement l'ordre censé les faire tenir dans une vaste économie de la nature. C'est dramatiquement commencé.

Il devient littéral et fatal que les objets désirés, voire requis, viennent à manquer. C'est inscrit dans le destin des pulsions. Objet d'amour, objet d'identification, objet pulsionnel… L'objet, c'est ce qu'investit une pulsion pour se dépenser ; c'est ce par quoi une émotion, une idée, une gestuelle se manifestent dans le monde. C'est le moyen même de l'expression et le signe d'un long devenir adulte : l'investissement d'objet marque le moment où le sujet développe un arsenal pulsionnel qui excède son seul rapport narcissique. Naissent alors comme principe de vie les pulsions sexuelles, qui se détachent du Moi « dans la découverte de l'objet », dixit Sigmund Freud[13]. Pour le fondateur de la psychanalyse, cette découverte de l'objet fait advenir le sujet parmi les éléments du monde extérieur, tout en liant ce dernier à ses instincts de survie.

Serge Leclaire reprend alors le terme symbolique de « castration » pour faire comprendre le sentiment de désemparement qui gagne le sujet incapable de dire convenablement l'ordre des choses, et de lui correspondre[14]. Nous y sommes plus que jamais, à l'ère inouïe de l'effondrement du Système Terre. Au moment où vacillent dramatiquement l'ordre social et les organisations industrielles qui l'ont saccagé, nos modalités de vie s'annoncent précaires. L'objet qui nous manque est l'objectivation même du monde dont notre survie dépend. Ce n'est plus d'un objet de désir qu'on est séparé, mais du tout de l'objectivité qui permet au sujet de se maintenir dans l'existence. Un ordonnancement planétaire s'effondre. On se le répète de manière aussi vaine que lancinante : est remise en cause la possibilité même pour le sujet, d'être. Psychiquement, la difficulté est immense. La psyché se débat contre le caractère irréversible de cet aveu. En roue libre, voici le réel qui prolifère tel un cancer en soi comme dans le monde. Aucun objet de la pensée ne peut contenir cet effet de sidération. L'objet est de moins en moins rattaché à une articulation littérale. Dans le délire du capitalisme exacerbé et le fanatisme des logiques marchandes s'ensuivent des passages à l'acte collectifs qui ne ressemblent à rien. Tant qu'on peut participer au PIB, l'honneur est sauf. On sauve la face au tiroir-caisse. *Shopping is cheaper than a therapy,* clame un slogan ricochant dans la ville comme un acte de déni désespéré. C'est le langage en même temps que l'objet qui se dérobe. Le signe linguistique, qui s'essayait à rapiécer le réel à force de répétitions, se détache d'innommables phénomènes absurdes, à un point tel qu'il se décompose lui aussi comme une énergie non liée dans les méandres de l'entropie. Pollution psychique. Ne se substituant plus de manière convaincante au réel, le signe n'a pas non plus de prise sur l'énergie pulsionnelle. La psyché se dresse contre ce clivage et cherche désespérément des accommodements, quelque *deus ex machina* faisant que les choses s'arrangent.

Le sujet démuni devant une perspective aussi catastrophiste, revenant au stade du nourrisson qui croit faire *un* avec le monde, et au stade anal qui consiste à tout retenir

et maîtriser, se bercera de l'illusion d'une villa entourée de serviteurs sur l'île déserte qu'il a déjà achetée, s'il est très riche, quand il ne s'agira pas de délirants voyages sur Mars. S'il est pauvre, c'est à des projets survivalistes qu'il s'attellera, comme si un retour à soi garantissait la promesse d'une solution à long terme. Dans tous les cas, l'instinct de conservation du Moi s'alliera au fantasme de ne plus dépendre de personne, voire de rien. Pour ne devenir plus rien lui-même qu'une image dans laquelle on se mire. Or, « la régression narcissique est préambivalente[15] ». Bientôt, ça craquera de partout. Et le malaise, qui en deviendra contagieux, se généralisera.

Une béance. S'ouvre comme telle la question de l'objet. Un « objet », son « objectivité », normalement, c'est la réalité en tant que le langage se montre apte à la nommer et les symboles à la figurer. Revenir à ce sur quoi l'attention de la conscience porte, pour organiser son rapport au-dehors. Voilà qu'il n'y en a plus, plus de sûr. L'objet se retourne contre lui-même pour nous dire sa dénaturation. À ce moment-ci, l'angoisse du vide échappe jusqu'au romantisme ; ce n'est pas fixer le soleil et jouir de sa bravoure. Beaucoup plus pondérée, sobre même, la scène contemporaine. Inquiétante. Être en lien avec rien qui ne se nomme. Rien qui ne s'ajuste au langage, qui ne se rafistole, qui ne s'accommode, qui ne s'adapte au mensonge journalier. Le temps s'épaissit. Tout y glisse. Il se retourne contre nous. Le compte à rebours nous ronge à petites dents. Je suis le réel en tant qu'il prend fin, nous disent ses traductions les plus circonstanciées. C'est, à l'état vif, la « castration » dont la psychanalyse traitait jadis, mais à une échelle historique. Pour le lacanien Serge Leclaire, le phénomène ne se fait comprendre que « par son résultat », l'incapacité à dire convenablement l'ordre des choses[16]. Plus que jamais. La psyché se débat contre le caractère irréversible de cet aveu. C'est le langage en même temps que l'objet qui se dérobe. Le signe linguistique qui en venait à rapiécer le réel à force de répétition se détache d'innommables phénomènes à un point tel qu'il en trahit son rapport inadéquat à l'objectivité. Ne se substituant plus de manière convaincante au réel, le signe n'a non plus de prise sur l'énergie pulsionnelle. La psyché qui se dresse contre ce clivage cherche désespérément des accommodements, quelque *deus ex machina* faisant que les choses s'arrangent. À l'ère inouïe de l'effondrement du Système Terre et des organisations industrielles qui en dépendent, la difficulté est immense. Ce n'est plus d'un objet de désir qu'on est séparé, mais de la possibilité même pour le sujet d'être. Voici le réel qui prolifère en roue libre, en soi comme dans le monde, n'ayant plus rien à dire. L'objet est de moins en moins rattaché à une articulation littérale. Dans le délire du libéralisme exacerbé ou le fanatisme des logiques capitalistes de marché, s'ensuivent des passages à l'acte collectifs qui ne ressemblent à rien.

Dans d'autres écoles de pensée, la psychanalyse entretient aussi avec le langage un rapport qui résonne étrangement avec celui de la critique écologiste. Ainsi, lorsque D. H. Winnicott traite de la crainte de « l'effondrement » chez ses patients, en lien avec un « environnement » permettant mal au sujet de se donner des objets adéquats, il présente comme le pire des contextes un « environnement » n'étant pas seulement déficient, mais « hors de portée – supplice de Tantale qui est sans doute le pire de ce

qui peut arriver[17] ». Ici, le psychanalyste traite-t-il de dépression nerveuse dans l'évolution du sujet, ou du rapport de sujets désemparés face à l'effondrement pronostiqué du système Terre[18] ? Et dans la seconde perspective, ne change-t-on pas d'échelle et de portée de façon à faire muter le discours ?

Le nôtre, c'est un climat hostile. En l'état, il est désormais inouï, ne correspond à rien, ne se raconte pas. Depuis des millions d'années, du jamais vu, de tels bouleversements. Il nous échappe, nous hante, nous trouble, nous effraie. On ne parle que de lui ne sachant plus le stabiliser. Ça chauffe.

Pour surmonter l'angoisse, la biorégion

Un rapport collectivement inadéquat à un objet provoque de graves psychopathologies collectives. La psychanalyse est née dans un univers où domine la névrose. Les figures autorisées, voire autoritaires, structurent verticalement l'ordre symbolique. C'est le règne des généraux, des prêtres de tout genre, des proviseurs, des rois, kaisers et présidents. Ce qu'écrit Nina Berberova quant à sa Petersburg natale vaut pour la Vienne de Sigmund Freud : « Le plus important était de paraître. On se servait d'un certain ton de voix avec les enfants, d'un autre avec les serviteurs, d'un troisième avec les invités, d'un quatrième avec l'homme à qui on plaisait. Les femmes de cette époque, théoriquement préparées à leurs rôles d'épouses et de mères, ne vivaient que pour réprimer et dissimuler ce qu'il y avait d'authentique en elles qui finissait par dépérir, écrasé par les contraintes sociales[19]. » Ce que vivaient les femmes à la maison, soumises au patriarcat, était l'ultime acte de répression, dans un effet domino, que subissaient les hommes à l'usine, la caserne, le bureau ou le grand magasin.

Cent ans d'événements sociaux, politiques et moraux ont fait traverser à l'Occident des moments collectifs en ce qui concerne la vie psychique. La psychose domina lors de deux guerres mondiales, concomitantes aux cohortes de traumatisés qu'elles provoquèrent, et ce, avant les années libidinales du deuxième tiers du XX^{e} siècle cherchant à les racheter, en passant par le tournant du XXI^{e} siècle marqué par la désillusion et la perversion ordinaire, jusqu'à aujourd'hui, ère de l'inouï où dominent sur nos esprits le spectre du dérèglement climatique et la perte de biodiversité, accompagnés d'un fort parfum de nihilisme politique.

En notre époque, nous retrouvons le cocktail parfait pour que s'installe l'angoisse comme modalité psychique tendancielle et commune. L'angoisse désigne l'épreuve d'affects insistants, déstabilisants et troublants qui ne s'accompagnent d'aucune cause, image ou représentation précises. Contrairement à l'anxiété qui explique un malaise par le surinvestissement d'un objet (réel ou fictif), l'angoisse exprime la souffrance de qui n'en a guère.

Comment se donner des objets dignes de la période historique dans laquelle nous nous immergeons quand rien n'est égal par ailleurs? Tous les paramètres, même ceux qu'on

jugeait les plus stables, se transforment de manière préoccupante. Quel « gai savoir » se donner afin de produire des objets qui nous portent? Le philosophe Baptise Morizot y parvient. Il crée des objets adéquats, comme celui de *chimère* – un nom adapté aux mondes qui se profilent dans des croisements jadis invraisemblables[20]. Mais c'est aussi le nom de structures politiques qu'il faudra apprendre à inventer, de nouveaux desseins nous permettant d'être en phase avec la nouvelle conjoncture, à l'ère de l'inouï. La *biorégion* est une notion qui répond bien à ce qui nous attend. Elle est impérative, c'est-à-dire que la géopolitique en ce siècle se contractera par la force des choses, en passant de la mondialisation industrielle et commerciale à l'autonomie régionale. C'est déjà commencé : les conséquences dramatiques des bouleversements climatiques et de la perte de biodiversité (inondations, ouragans, incendies de forêt, canicules meurtrières, perturbation dans le règne animal, migration de réfugiés environnementaux, épidémies…) ainsi que les bris d'approvisionnement occasionnés par l'insécurité énergétique et la pénurie inévitable de minerais entraîneront un isolement structurel des communautés, lesquelles devront réapprendre à vivre de manière relativement autonome, avec elles-mêmes. Dans ce cadre, la biorégion consiste en une approche géopolitique selon laquelle le préfixe géo- est aussi important que le radical *politique* : la politique ne s'y conçoit plus contre et sur le territoire, mais en lui, prise dans ses synergies, en fonction des espèces qui l'habitent et de l'économie de la nature qui s'y organise. Cette échelle supposera de la créativité politique et celle-ci s'observera d'autant plus qu'elle se révélera nécessaire.

Pour l'aborder, non pas partir du concept de biorégion, mais de l'histoire qui nous y conduit inexorablement[21]. Plutôt qu'une vague utopie ou une option de plus offerte à la carte du restaurant électoral, voir en la « biorégion » le nom d'une réponse à donner à une situation impérative, source historique d'angoisse : la contraction annoncée de la géopolitique de la mondialisation à la région.

Comme à Mayotte, comme à Valence, comme en Nouvelle-Orléans, Clova au Québec ou Lytton dans l'Ouest canadien, des communautés entières secouées par des déluges ou des incendies de forêt sont appelées à redécouvrir crûment deux vérités anthropologiques : elles dépendent en dernière instance d'elles-mêmes, de leur entregent, de leur sens de la solidarité. Puis, elles se découvrent redevables du territoire qu'elles foulent, de ses sols, de son air, de ses eaux. « Vous nous avez abandonnés », clame-t-on de part et d'autre. Pour se résigner : c'est aussi à partir de cette échelle qu'on organisera désormais la politique. Et cette nouvelle approche appelle des concepts politiques adéquats.

En tant que concept, la « biorégion » a aujourd'hui cinquante ans. Allen van Newkirk lui donnait son acte de naissance en le proposant dans un court texte de la revue *Environnemental Conservation* à l'été 1975. Depuis le repaire historique du mouvement coopératif en Amérique, à Heatherton dans la région d'Antigonish (Nouvelle-Écosse, partie atlantique du Canada), cet artiste d'origine états-unienne devenu militant écologiste cherchait à fonder une géopolitique tout autre, dans laquelle le préfixe *géo–*

serait aussi déterminant que la racine *politique*[22]. Il ne s'agissait plus de faire de la politique sur le territoire, en fonction de son exploitation et dès lors contre lui, mais d'intégrer radicalement la politique aux dynamiques territoriales elles-mêmes.

Partant de la notion de région biotique, non loin des mouvements de retour à la terre ou du municipalisme libertaire, sans s'y restreindre, il perçoit d'abord la biorégion en fonction de sa portée biologique. Autrement dit, la politique ne s'imprime plus sur le territoire à la manière d'espaces qu'il faut rendre conformes aux cartes et aux intérêts dictés par l'exploitation industrielle et commerciale, mais elle s'intègre aux réalités biologiques et territoriales d'un lieu. La flore, la faune, les sols, les eaux, le climat, les bassins versants… sont ce à partir de quoi les citoyens d'un espace politique savent amorcer leurs pratiques. La signification du lieu commence par l'histoire, pas seulement celle, sociale, des sciences humaines, mais l'histoire même qui a rendu possible la gestation millénaire du lieu qu'on occupe. Comprendre ce qu'il en a fallu de contributions de la part des insectes, des oiseaux, des grands mammifères, y compris des humains, pour qu'un lieu perdure comme il est, le cas échéant où il ne faudrait pas chercher à tenter de le restaurer, afin d'envisager la façon de s'y fondre pour les temps à venir.

Science, culture et politique

Cela implique une approche à la fois interdisciplinaire et, à ce titre, égalitaire. Aucune discipline, c'est-à-dire pas plus les sciences exactes que les autres, contrairement avec ce qui se produit maintenant au titre du discours écologique, n'occupe de fonction hégémonique. Certes, la modélisation, la biologie, l'océanographie et la climatologie sont prisées, tout comme le devient également la sapience, c'est-à-dire les savoirs populaires accumulés indépendamment des titres de diplôme. L'historien des sciences Dominique Pestre invite ses collègues scientifiques à « apprendre à faire confiance aux solutions que le social invente[23] ». Il se peut que ceux-là mêmes qui dépendent du territoire sachent en défendre les modalités agricoles et les normes escomptées, surtout dans un contexte où il s'agit d'en vivre plutôt que de les exploiter aux fins de pratiques commerciales coloniales.

À cela s'ajoute la culture, la littérature et les arts : se redonner de nouveaux récits, s'expliquer par la fiction des situations semblables à la sienne pour suppléer l'absence de référence historiographique relative à la période inouïe qu'on traverse, réorganiser la façon de découper le réel. Un exemple dans le domaine du *land art*, les œuvres d'Andy Goldsworthy. En traçant des lignes dans l'espace à partir d'éléments qu'il y trouve (brindilles, feuilles, pierres…), il nous persuade de la pertinence d'une autre forme de tracé dans l'espace, non plus celui des frontières qui consiste pour le plus fort à circonscrire un lieu pour clamer que ce qui s'y trouve lui appartient, mais celui qui marque à l'intérieur d'un cadre symbiotique déterminé par lui-même (on sait, en suivant ses dynamiques, quand un lieu s'arrête et cède à un autre) quel en est l'axe de vie, la ligne symbiotique, exemplairement une rivière ou une bande cultivable…

Enfin, la politique. La biorégion ne se « développera » pas parce qu'on la désire, vote pour elle ou la choisit. Elle s'imposera, là où une avant-garde en aura prédit la nécessité, dans des contextes historiques de bris, de drames ou de crises où on se découvrira dépendant que de soi-même. Dans de tels désarrois, des petits-chefs vocifèreront pour ameuter une catégorie de soumis face aux autres à qui ils déclareront la guerre. Les plus fins opteront pour l'entraide. Ils trouveront à fonder des communs autour d'éléments (fours à pain, terres arables, caveaux, compétences diverses…) favorisant le rapport de la communauté aux épreuves, urgences et aspirations qui deviendront les siennes. De nouvelles organisations politiques – à partir de ce que les « zones à défendre » (ZAD), collectifs, associations et coopératives génèrent déjà – prendront le pas pour être à la hauteur du changement de paradigme s'imposant en ce siècle.

En cela, la biorégion ne procède pas d'un parfait renversement. Ce n'est pas tout à fait une révolution, si elle n'est pas de celles qui s'accomplissent par « la force des choses », comme l'écrivait Hannah Arendt. Il n'y va pas seulement de délibération et de volonté. Elle peut encore cohabiter dans le mille-feuille institutionnel avec les différents pouvoirs institués, ceux qui, impuissants, en ont déjà plein les bras avec les mutations historiques du siècle et se retournent parfois contre les communautés pour les coloniser à nouveau. Elle n'est pas passéiste au sens où des architectes imaginent par quelles nouvelles techniques habiter grâce à des matériaux environnants et recyclables, et où des permaculteurs conçoivent des formes adaptées d'agriculture sans recourir aux laborieuses méthodes des anciens. Elle est universelle au sens où elle croit que l'Afrique peut venir au secours de l'Occident[24], et lui permettre de partager des expériences agricoles et sociales provenant d'un monde qui a pu se passer d'un capitalisme aujourd'hui vacillant, tout comme les peuples premiers des Amériques.

La biorégion est surtout un concept vitaliste et affirmatif qui permet de surmonter l'angoisse occasionnée par les discours accablants de l'époque, pour avancer, à tâtons, frayant un chemin vers ce qui s'impose comme nécessaire.

---

[1] ___ Emmanuel Todd, *La Défaite de l'Occident*, Paris, Gallimard, 2024, p. 245.

[2] ___ Pier Paolo Pasolini, « L'article des lucioles », dans *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Arts », 2018 [1er février 1975].

[3] ___ Murray Bookchin, *Une société à refaire. Vers une écologie de la liberté*, Montréal, Écosociété, coll. « Retrouvailles », 2010 [1990], p. 38.

[4] ___ George Marshall

[5]
___ Timothy Morton, *La Pensée écologique*, Paris, Zulma, coll. « Zulma essais », 2019 [2010], p. 164 et 214.

[6]
___ Dominique Bourg, *Une Nouvelle Terre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018, p. 11.

[7]
___ Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Marseille, Wildproject, coll. « Le Monde qui vient », 2023 [2018], p. 83.

[8]
___ Matthieu Auzanneau, *Pétrole. Le déclin est proche*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Reporterre », 2022 ; Guillaume Pitron, *La Guerre des métaux rares. La face cachée de la transition énergétique et numérique,* Paris, Les Liens qui libèrent / Acte Sud, 2019, et Jean-Baptiste Fressoz, *Sans transition : une nouvelle histoire de l'énergie*, Paris, Seuil, coll. « Écocène », 2024.

[9]
___ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 1971, et Veyne, *Les Grecs ont-ils cru en leur mythe ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1983.

[10]
____ Rachel Carson, *Printemps silencieux*, Paris, Wildproject, 2014 [1962].

[11]
____ Serge Leclaire, *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1971, p. 77.

[12]
____ Jacques Derrida, « La différance », dans *Marges. De la philosophie,* Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique »,1972.

[13]
____ Sigmund Freud, « Pulsions et destin des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. : « Folio Essais », 1968 [1915], p. 24.

[14]
____ Serge Leclaire, *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1971, p. 52.

[15]
____ Béla Grunberger, *Le Narcissisme. Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 1993 [1971], p. 118.

[16]
____ Serge Leclaire, *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1971, p. 48-53.

[17]
____ D. H. Winnicott, « La crainte de l'effondrement », dans *La Crainte de l'effondrement et autressituations cliniques*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissances de l'inconscient », p. 206 à 209.

[18]
____ Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations*

présentes, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2015.

[19]
____ Nina Berberova, *C'est moi qui souligne*, autobiographie, Arles, Actes Sud, 1989, p. 65.

[20]
____ Baptiste Morizot, *L'Inexploré*, Paris, Wildproject, 2023.

[21]
____ Nous reprenons ici des propositions soutenues dans notre *Faire que ! L'engagement politique à l'ère de l'inouï*, Montréal, Lux, 2024, et quelques écrits afférents.

[22]
____ Allen van Newkirk, « Bioregions: Towards Bioregional Strategy for Human Cultures », *Environmental Conservation*, no 2, vol. 2, Été 1975, p. 108. Lire aussi Mathias Rollot et Marin Schaffner, *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021.

[23]
____ Dominique Pestre, *À Contre-science. Politiques et savoirs des sociétés contemporaines*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées, 2013, p. 84.

[24]
____ Selon le beau titre du livre d' Anne-Cécile Robert, *L'Afrique au secours de l'Occident*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 2006.